

composent concrètement avec les rapports sociaux de domination. On notera également l'absence de contribution sur l'art, la littérature ou la poésie qui constituent pourtant depuis plusieurs décennies un espace de rencontre dynamique entre les Autochtones et le Québec. Espérons que cet ouvrage destiné à un public élargi et donnant une vue large, complexe et nuancée des enjeux entourant les relations entre le Québec et les Autochtones sera l'occasion de nouvelles rencontres.

Simon, Scott. 2012. *Sadyaq Balae ! L'autochtonie formosane dans tous ses états*. Collection: Mondes autochtones, Québec : Presses de l'Université Laval. 252p.

Recenseur : Jean Michaud
Université Laval

La situation est familière en Asie : une population aborigène s'est enracinée sur une île, établissant ainsi une unité de lieu favorisant une définition primordialiste de son identité. Cette population s'est laissée du même coup peu d'options pour chercher asile ailleurs (nonobstant le fait singulier que c'est précisément via Taïwan que le peuplement de l'Asie du Sud-Est maritime puis de tout le Pacifique s'est amorcé il y a près de 6000 ans). Ainsi, dans la situation des autochtones taïwanais comme dans plusieurs cas semblables de la région, les questions du pouvoir, de la minorisation, et de la domination se retrouvent intimement liées à la question territoriale. Qu'on songe par exemple aux Ainu du Japon, aux Punan de Bornéo, aux Cinghalais du Sri Lanka, aux Maori de Nouvelle Zélande, ou aux Javanais. Là bien sûr où la distinction vitale s'est construite, sur les plans politique et économique, entre Javanais et Cinghalais d'une part, et Maori, Punan, Ainu et autochtones taïwanais d'autre part, fut lorsque les arrivants postérieurs bouleversèrent l'équilibre démographique insulaire au point de reléguer les premiers habitants à la portion congrue.

À Taïwan, au fil des débarquements, les premiers habitants se retrouvèrent ainsi progressivement réduits à un mince 2% de la population nationale (500,000 individus contre 23 millions en 2010), voyant s'étioler d'autant leur influence. S'ensuivit une histoire trop bien connue dont Taïwan n'a pas l'apanage, celle d'aborigènes minorisés et affligés de taux supérieurs de chômage et de maladie, se situant sous la moyenne nationale concernant le niveau d'éducation et l'enrichissement. Sous cet angle, Scott Simon a parfaitement raison de formuler son analyse dans les termes de l'autochtonie telle que comprise dans les grandes instances supranationales.

L'agriculture aurait fait son apparition sur Taïwan il y a 6000 ans concurrentement à la présence de groupes austronésiens. L'île connut une longue période d'isolement relatif rythmée par les compétitions intertribales pour le contrôle des ressources. Suivit à partir du 17^e siècle une histoire d'occupation progressive (par des colons chinois), d'arrondissement économique (comptoirs hollandais et espagnols durant les années 1600), de déplacements et de guérilla de résistance face aux Qing chinois (1683 à 1895), et d'occupation musclée (le Japon de 1895 à 1945 puis le Guomindang après 1949). Cette longue séquence mit à mal les populations premières, sans état, dont l'organisation militaire rudimentaire n'a jamais

réussi à préserver les droits ancestraux face à l'occupant. C'est cette histoire de dépossession et, surtout, ses conséquences contemporaines que nous présente Scott Simon, qui fréquente Taïwan depuis longtemps et fonde plus particulièrement son propos sur une recherche conduite entre 2004 et 2008 dans trois villages Sadyaq, un sous-groupe Atayal.

Après avoir campé son projet dans le champ de l'anthropologie politique de l'autochtonie, Simon l'enracine dans le monde océanien, ce qui se défend du point de vue biologique et linguistique mais moins sur le plan historique, pour enchaîner avec une narration de la période contemporaine et ses enjeux identitaires. Il explique la perte de la souveraineté et les difficultés liées à la propriété du sol, montre que le pouvoir autochtone coutumier se conjugue malaisément avec l'administration nationale, expose les questions de développement et de naissance de mouvements sociaux de revendication, détaille un renouveau local amarré à une forme d'ethnogenèse, et clôt son propos sur les expériences actuelles d'arrimage avec des mouvements autochtones internationaux. Aujourd'hui, une revitalisation culturelle est en cours, issue d'une conscientisation endogène soutenue par de nouvelles avenues économiques – notamment le tourisme 'ethnique' – et par la construction de liens opérants avec des communautés d'ailleurs en butte à des défis comparables.

Scott Simon relève efficacement et avec passion le défi de présenter la situation des aborigènes formosans dans ce qui la distingue, mais aussi en soulignant les liens possibles avec la question autochtone à l'échelle planétaire. Il divise explicitement sa conclusion, et cela intrigue, entre une partie scientifique et une partie morale, suggérant ainsi qu'il voit une séparation à laquelle d'autres – on pense à Scheper-Hugues (1995) ou Low et Merry (2010) – n'adhèreraient pas spontanément.

En comparaison avec la situation relativement nette de l'autochtonie formosane, les questions similaires chez les sociétés minorisées situées sur le continent asiatique, ont donné lieu à des chambardements historiques notablement plus touffus et à des itinéraires migratoires d'une complexité qu'historiens et archéologues peinent à décoder. Le foisonnement de la littérature anthropologique sur de telles populations fait foi de cette effervescence. Simon a choisi d'y faire peu référence, préférant utiliser quelques exemples issus du Canada – vraisemblablement en raison du fait que c'est à ce contexte national que la collection 'Mondes autochtones' se consacre en priorité. Pourtant, sur la luxuriante scène régionale, les points de comparaison féconds seraient abondants. Par exemple, dans le nord-est de l'Inde, les 'Seven Sister States' contiennent de nombreuses populations (au Nagaland, au Mizoram et en Arunachal Pradesh notamment) aux prises avec des enjeux foncièrement analogues à la situation des autochtones de Taïwan. Un travail de même nature serait possible en s'intéressant aux populations Dayak de Bornéo, tant du côté malaisien qu'indonésien. L'étude de la situation des Ifugao, sur les hauteurs de Luzon, pourrait aussi enrichir l'analyse, tout comme celle des soi-disant *Chao Khao* de Thaïlande, sans parler de tous les reliquats *Orang Asli* des hauteurs de Malaisie continentale. En Chine (et par extension au Vietnam et au Laos) la comparaison serait tout aussi fertile mais devrait prendre en compte la singularité des régimes communistes ayant causé, sur les derniers 70 ans, la mise en action d'une conception totalement différente de la notion même d'autochtonie dont, depuis, les politiques des 'nationalités minoritaires' (*shaoshu*

minzu, 少数民族) portent la marque. Haïnan, île voisine de Taïwan et province chinoise, offrirait ainsi un beau terroir comparatif.

Non pas que l'analyse de Scott Simon soit fautive. Mais il me semble qu'elle aurait gagné en richesse avec un effort comparatif sortant du cadre restreint de la seule Taïwan. En guise de liant théorique entre ces situations asiatiques, les thèses polémiques mais stimulantes de Pierre Clastres revisitées par James C. Scott (2009) sur la fuite de l'état, qu'a bien repérées Simon, auraient certainement pu être exploitées davantage. L'intérêt, entre autres, d'une mise en rapport de ce type serait de contribuer à démontrer que la question de l'autochtonie telle que comprise et promue par les instances de type onusien, ne s'enracine pas aussi aisément dans ces situations asiatiques qu'on aime à le croire. Des situations où l'antériorité dans l'appropriation du sol est presque impossible à déterminer, et où les occupations successives et multiples se sont déployées sur la longue durée sans même que, très souvent, l'impact du colonialisme européen n'y ait joué un rôle marquant. Ce qui,

au final, suggère qu'une lecture critique de l'acception dominante de la notion d'autochtonie aurait été ici féconde, notamment au profit d'une réflexion plus poussée sur les processus de minorisation.

On regrette l'absence d'index pour une presse universitaire.

Références

Scott, James C.

2009 *The Art of Not Being Governed. An Anarchist History of Upland Southeast Asia*. New Haven: Yale University Press.

Low, Setha M. et Sally E. Merry

2010 *Engaged Anthropology: Diversity and Dilemmas*. *Current Anthropology* 51(2):s203–s226.

Scheper-Hugues, Nancy

1995 *The Primacy of the Ethical: Propositions for a Militant Anthropology*. *Current Anthropology* 36(3):409–440.
